

La BD est en phase avec la société individualiste de masse qui est la nôtre

Qu'on lise des bandes dessinées dans les universités, tous ceux qui y ont passé la fin de leur adolescence le savent déjà. Qu'on y étudie doctement des planches, voilà une nouvelle bien plus surprenante. Eric Dacheux, un professeur en sciences de l'information et de la communication de Clermont-Ferrand, et Sandrine Le Pontois, une enseignante en communication de Saint-Etienne, viennent de faire paraître un recueil d'analyses intitulé : La BD, miroir du lien social. En une vingtaine d'articles, il y est question des "images de la solidarité dans les BD", de Lucky Luke, du conflit du Kosovo, du "bonheur de s'éditer soi-même", de prévention, du travail d'Etienne Davodeau. Nous avons interrogé les deux coordinateurs de l'ouvrage.

Vous présentez la bande dessinée comme un média qui a la "capacité à promouvoir le lien social plus aisément que d'autres". Pouvez-vous nous dire en quoi ?

Comme tout média, la BD renvoie une image de la société qui aide chacun à se positionner et permet, comme une série TV, à chacun de lire tranquillement son volume tiré de la série Tintin tout en sachant qu'il ya des milliers d'autres lecteurs qui le font. La BD est en phase avec la société individualiste de masse qui est la nôtre. De plus, la BD a une particularité : elle est un regard sur un regard qui regarde. Il n'y a ni sidération par l'image (comme au cinéma ou à la télévision), ni création pure de ses propres images (comme en écoutant la radio ou lisant un livre), mais jeu entre les images de l'auteur et notre propre mise en mouvement de ses images. Le lien entre le lecteur et l'auteur est alors plus fort que dans les autres médias.

Plus généralement, la bande dessinée au sens populaire du terme (ligne claire, etc) séduit toute organisation (institution, association, entreprise, ...) qui souhaite expliquer de manière accessible un fait social complexe. La BD a cette particularité de rendre compte du monde d'une manière ludique. Comme tout art, la BD peut résulter d'une démarche exploratoire de la part de son auteur et sait rendre son lecteur témoin et acteur du monde qui lui est présenté, comme le fait Étienne Davodeau par exemple.

Par ailleurs, la BD se passe de main en main, de génération en génération à l'intérieur du foyer ; elle participe à un imaginaire familial. Enfin, la BD amateur, autour des fanzines, crée de l'entraide pour aider à publier et à diffuser de jeunes auteurs.

Vous écrivez également que "la BD dit le monde". C'est sans doute vrai aujourd'hui, avec l'apparition d'une nouvelle génération d'auteurs, comme Joe Sacco ou Etienne Davodeau, mais était-ce vrai hier quand elle se consacrait surtout à des super-héros ou à des univers bien différents du nôtre ?

Bien sûr, de deux manières. Tout d'abord, les super héros pendant la guerre disaient le monde, ou en tout cas, disaient le conflit, même si Superman ou Captain America donnaient une vision états-unienne du monde. Mais n'est-ce pas aussi ce que fait CNN ? De plus, dans les BD, les héros utilisent des voitures, des avions, qui évoluent avec les époques : une BD des années trente et une des années quatre-vingt-dix se reconnaissent immédiatement : il y a bien, comme dans les films, une représentation du monde, même si cette représentation n'est pas une simple capture du monde tel qu'il est. D'ailleurs, aucun média, même une caméra de vidéo surveillance, n'enregistre le monde tel qu'il est ; elle propose un cadrage sur ce monde, c'est différent. Chaque auteur est avant tout un être humain qui appartient à notre monde et le dit au travers du filtre de sa propre subjectivité.

Plusieurs des articles de l'ouvrage que vous avez supervisé insiste sur le caractère pédagogique de la bande dessinée. N'est-ce pas un frein à l'émergence d'un véritable "neuvième art", réellement autonome ?

Tout d'abord, il nous semble - mais le sens appartient toujours au lecteur - que l'on insiste plutôt sur le fait que la BD a été utilisée, surtout en France, pour un public jeune.

.../...

.../...

C'était vrai hier quand il s'agissait d'un affrontement idéologique entre les mouvements catholiques (Le journal de Tintin) et les mouvements communistes (Pif gadget), c'est vrai aujourd'hui dans le domaine de la prévention. Mais dans notre ouvrage, l'article sur la prévention scolaire montre que si les enfants aiment la BD, ce n'est pas pour autant un média enfantin. Au contraire, il est tellement complexe qu'il ne permet pas de faire passer des messages simples de prévention. En réalité, comme tout média de masse, la BD touche tous les publics. On n'a jamais dit que Disney empêchait l'épanouissement du cinéma ou que Harry Potter condamnait la littérature à n'être qu'un art mineur !

Antoine Buéno, dans "Le petit livre bleu", décrit le village des Schtroumpfs comme un univers totalitaire, où l'on parle une novlangue et où l'on obéit aveuglement à l'ainé. Michel Serres s'est emporté contre Tintin, qui ferait l'apologie de la force et de la haine de la culture. Que pensez-vous de ce genre de lectures des bandes dessinées ?

Ce sont des analyses surplombantes. Ce sont des grilles de lecture comme d'autres. On peut aussi défendre l'idée que le monde des Schtroumpfs, c'est un paradis (pas de travail obligatoire, pas de pollution) et que Tintin contribue à restaurer l'ordre du monde (arrestation des faux monnayeurs dans L'île noire) ou invite à l'innovation technologique (On a marché sur la lune). Autrement dit, ce ne sont que des lectures parmi d'autres possibles, le plus important, ce n'est pas ce que des personnes autorisées pensent de telle ou telle BD, mais ce que le public en pense et en fait. Dans les sciences de la communication, cela fait longtemps que l'on mène des études en réception, pour voir comment les gens interprètent eux-même la BD. On s'est ainsi aperçu à propos de la BD de Derib intitulée Joe et consacrée au SIDA (interdite de diffusion en classe par le ministère de l'éducation nationale sous prétexte, entre autres, qu'elle donnait une mauvaise image des adultes) qu'elle était en réalité perçue par les adolescents comme réaliste, donc convaincante. Le sens n'appartient pas au censeur, le sens est l'essence du récepteur.

En conclusion, vous décrivez la bande dessinée comme "un média qui semble ... peu en phase avec la frénésie interactive qui s'empare des industries culturelles". Ce décalage, s'il est réel et durable, menace-t-il l'avenir de la bande dessinée ?

Non ! Car la société n'est pas uniforme. Toute tendance lourde génère des contre-tendances marginales qui un jour finissent parfois par être dominantes. La force de la culture, c'est sa diversité. La télévision n'a pas tué le cinéma et n'a pas été tuée par Internet, les industries culturelles interactives ne détruisent pas le spectacle vivant et ne tueront pas le livre. L'histoire montre que les médias s'ajoutent les uns aux autres et s'hybrident, non qu'ils se cannibalisent. Dans un monde économiquement de plus en plus uniforme, chacun a de plus en plus besoin de diversité culturelle. La BD a donc de très beaux jours devant elle, quel que soit le support qu'elle utilise pour exister. En revanche, le vrai danger, de notre point de vue, est davantage dans les contraintes économiques qui pèsent de plus en plus sur la production et la consommation. Par exemple, si une œuvre est pensée en terme de trilogie par ses auteurs (scénariste/dessinateur), l'éditeur ne fera paraître dans la plupart des cas que le premier tome et attendra les résultats de vente pour décider ou non de produire le tome 2. Si le lecteur, intéressé par cette trilogie, se dit qu'il attendra que les trois soient sortis pour investir, ce sera du perdant-perdant... Ne pas être sur le Net est plutôt une force, mais être aussi dépendant est une faiblesse.

*propos recueillis par François Mauger
(Mondomix – jeudi 16 février 2012)*

<http://www.mondomix.com>